



L'Oie du Bedeau Bolduc

Par Mistigris

LE bedeau Bolduc me l'avait promise, en évoquant, comme garantie, la mémoire de sa défunte femme. Et ça devait être une oie sans pareille, d'une race que personne ne connaissait, à part lui, bien entendu, et un certain Ecosais catholique nouvellement établi dans le Rang et connu sous le nom de Johnny Lavette (Lovitt présumablement).

—C'est, me dit Bolduc, en décrivant le volatile, c'est, une fois, gros, quèque chose comme un moyen-t-aigle, avec des yeux fins et un marcher de vraie dame. J'ai vu le portrait dans le livre de l'ingent. C'est calculé pour avoir des petits au printemps et bons à manger à Noël, si tant en est qu'on les nourrit accordément à des principes dont qu'on a la liste imprimée. Vous en aurez une, la plus grosse, quand même qu'il y en aurait rien qu'une.

C'était bien précis. Mais je connais Bolduc. Il a bon coeur; seulement les promesses qu'il fait à certaines heures de la journée, surtout en voyage à la ville, ça lui part vite de la mémoire. Et puis, je n'avais pas grand'confiance dans Bolduc comme éleveur ou assistant-éleveur. Aussi allais-je justement me rendre au marché en vue d'une volaille pour la Noël, lorsque le bedeau fit son irruption en compagnie d'une oie admirable, et d'une notable quantité de coups dans le coco.

—La v'là vot' oie, vot' sacrée-t-oie!

Et après être resté un instant en contemplation devant le volatile:

—J'sais pas, foi du Bon Yeu! si je devrais pas plutôt appeler ça une anguille!

On a vu l'heure qu'on ferait venir les pompiers et les carrèches de la ville pour s'en empoigner. Ah! p'tit Jésus! si c'avait pas été de ma promesse endossée par ma défunte Rosalie, j'aurais eu betôt vite résigné mes droits sur c't'oie-là... Mais c'est faite, et je vous souhaite qu'elle soye aussi fondante dans votre bouche qu'elle a été sous nos mains quand on a couru après.

Un cadeau de cette valeur et un tel discours appelaient un petit coup de quelque chose. Ça remit un peu de suite et de calme dans les idées de Bolduc. Et je pus apprendre les grandes lignes de la carrière et de la mort de mon oie.

—Vous savez, moé, je peux pas élever de volailles. Les mardilliers veulent point. C'est dommage, parce que j'aurais la main v'limeuse pour ça, surtout quand on sait que mon grand-père avait le nom dans le comté pour les vlaguedottes carrées et les blaguemoutes reluisantes. Dans les exhibitions, le vieux a été le premier qui a eu un diplôme pour les z'huppés et les queues frisées, une magnière de poules qu'ils avaient dans ce temps-là et que les renards ont toutes mangées par rapporte que c'était pas la façon, comme aujourd'hui, de les encabaner. Y en restait encore d'aucunes quand le gouvernement a fait faire sa track de chemin de fer, mais elles ont pas pu résister aux galvaudages des immigrés qui travaillaient là.

—Tout ça pour vous dire que pour avoir des volailles, faut que je m'ingère avec d'autres. Je fais un bargain par moiqué;